

# DE L'INDÉPENDANCE TOXIQUE À LA RÉPÉTITION...<sup>1</sup>

Marc DUBOIS

Communications lors de la journée d'été 2014

*Et il arrive, parfois, qu'un faisceau de points de vue convergents sur un même et vaste paysage, par la vertu de cela en nous apte à saisir l'Un à travers le multiple donne corps à une chose nouvelle ; à une chose qui dépasse chacune des perspectives partielles, de la même façon qu'un être vivant dépasse chacun de ses membres et de ses organes.*  
Alexandre Grothendieck, *Récoltes et semailles*.

C'est peut-être un peu ambitieux ? Ça pourrait, ça devrait être la définition d'un atelier, n'est-ce pas ? ...c'est-à-dire d'un lieu où s'élabore une *matière*...

L'idée était d'aborder la déconstruction à partir d'une clinique avec des « toxicomanes », du concept de *répétition*. Il nous a semblé que la lecture de l'article de Paul-Laurent Assoun « *Le briseur de souci ou l'indépendance toxique* »<sup>2</sup> pouvait nous servir de fil, parce que la démarche d'Assoun (a priori pas un spécialiste de « la toxicomanie ») correspond bien à une démystification de quelques idées reçues conjointement à un retour à Freud – même si dans un ton un peu trop universitaire.

Pour commencer donc, quelques précisions : je dis « clinique psychanalytique avec des « toxicomanes » et chaque mot a, bien évidemment, son importance. Disons-le d'emblée, nous avons avancé sur le fond de ceci (que nos pratiques ont permis de mettre en partage à partir de nos expériences) : La toxicomanie n'existe pas. Je me méfie depuis longtemps de la catégorie universelle, et j'ai envie de ponctuer la séquence :

---

<sup>1</sup> Marc Dubois, psychologue, psychanalyste

<sup>2</sup> Sous-titré « Thèses sur l'inconscient toxicomane », sous-titre qui vaudrait à lui seul un commentaire scrupuleux, paru dans Markos Zafiroopoulos, Christine Condamine, Olivier Nicolle (sous la dir.) *L'inconscient toxique*, Anthropos, Paris, 2001.

- **une clinique, psychanalytique**, c'est-à-dire qui convoque la question de l'inconscient – dont il faut tout de même dire quelque chose, si ce n'est pas à nonner du côté de la raison sociale d'abstinence et de la *fin* de la cure comme *furor sanandi* ; avec cette ponctuation freudienne que la guérison vient par surcroît – et en tout cas pas où on l'inscrirait par avance.
- je dis donc : clinique avec des « toxicomanes », l'accent étant porté ici sur l'*avec* qui impose de recueillir quelque chose de la ritualisation – qui n'est pas répétition – c'est-à-dire de se laisser enseigner par la pratique plutôt que d'*appliquer* un savoir.
- ...**des** « toxicomanes » - parce qu'il ne saurait être question de faire universelle avec une catégorie morale ou policière voire médicale ... Il y a quelques « toxicomanes » qui consultent – c'est de ceux-là dont il est question.
- « toxicomanes » – enfin, entre guillemets, parce que la définition en est des plus floue, et on peut en prendre la mesure dans l'*élargissement* de la notion à une série de *comportements* compulsifs et presque *automatiques*, au point que parfois l'intensité s'en inscrit comme de l'organisme – c'est-à-dire échappant, apparemment, à la subjectivation. [C'est ici que la fonction de l'écrit, de la trace, du trait, prend toute son importance.] On pourra prendre la mesure de la proximité avec lesdites addictions, mais sur un tout autre plan alors que des catégories comportementales. En tout cas, si l'on peut *ouvrir la question* – je ne dis pas *généraliser* – cela ne peut se faire, pour moi, que du côté de la jouissance.

Ce préambule un peu long m'a cependant semblé nécessaire à fixer le cadre, et c'est ce qui nous a fait rester, au plus près de la pratique, proches du texte de Paul-Laurent Assoun... Cet article très fouillé, très raffiné, s'est en tout cas révélé particulièrement apte à éclairer le trajet qui, de Freud à aujourd'hui, en passant par Lacan, parcourt ce champ du recours **inévitabile** aux psychotropes (c'est souligné par Freud) pour venir calmer la douleur et, principalement, la douleur de vivre.

Je vais me contenter de reprendre deux trajets de notre parcours pour aboutir à une question sur la répétition : la fonction de briseur de soucis de la drogue, d'une part ; sa capacité de suspendre le branchement fantasmatique – et donc de l'économie du désir, d'une autre.

## L'INDÉPENDANCE TOXIQUE ET LE BRISEUR DE SOUCIS...

D'une manière intéressante, à partir de la remarque que Freud reprend à Goethe sur le « *briseur de soucis* », cet article prend le contrepied de l'idée reçue de la dépendance en situant la drogue dans le champ d'une idéalisation *originnaire* (dixit Assoun) d'*in-dépendance*... J'y reviens, mais je veux préciser le contexte dans lequel Freud nous introduit à cette notion : il en parle en 1929 dans le

*Malaise dans la culture* à la suite d'une élaboration sur la religion et le « bonheur » - je cite un passage peut-être un peu long et sans doute connu de tous, mais il est au cœur de notre sujet<sup>3</sup> :

*Telle qu'elle nous est imposée, notre vie est trop lourde, elle nous inflige trop de peines, de déceptions, de tâches insolubles. Pour la supporter, nous ne pouvons nous passer de sédatifs. [...] Ils sont peut-être de trois espèces :*

- d'abord de fortes diversions, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de chose,
- puis des satisfactions substitutives qui l'amoindrissent;
- enfin des stupéfiants qui nous y rendent insensibles.

*L'un ou l'autre de ces moyens nous est indispensable<sup>4</sup>. [...] Les stupéfiants, eux, influent sur notre organisme, en modifient le chimisme. Il n'est guère facile de déterminer le rôle qu'occupe la religion dans cette série. Il nous faut reprendre les choses de plus loin. [...]*

Freud ajoute que « *c'est simplement le principe du plaisir qui détermine le but de la vie et qui gouverne, dès l'origine, les opérations de l'appareil psychique [...]* Il précise toutefois que son programme est absolument irréalisable ; [...] Ce qu'on nomme bonheur, au sens le plus strict, résulte d'une satisfaction plutôt soudaine de besoins ayant atteint une haute tension, et n'est possible de par sa nature que sous forme de phénomène épisodique. Toute persistance d'une situation qu'a fait désirer le principe du plaisir n'engendre qu'un bien-être assez tiède ; nous sommes ainsi faits que seul le contraste est capable de nous dispenser une jouissance intense, alors que l'état lui-même ne nous en procure que très peu. Il souligne que Goethe va jusqu'à prétendre que « rien n'est plus difficile à supporter qu'une série de beaux jours. »

À l'opposé, l'autre tâche, corollaire, de l'appareil psychique, est d'éloigner la souffrance qui, beaucoup plus accessible, nous menace de trois côtés [...] qu'elle soit *interne, externe, relationnelle*. Freud précise que, d'évidence, *les plus intéressantes méthodes de protection contre la souffrance sont encore celles qui visent à influencer notre propre organisme* puisque toute souffrance n'est que sensation et n'existe qu'autant que nous l'éprouvons, ce qui implique nécessairement certaines dispositions de notre corps.

Il ajoute encore que « *la plus brutale mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication. [...]* qui permet de modifier les

<sup>3</sup> Freud S., *Malaise dans la civilisation*, édition électronique en ligne, d'après l'édition des Presses universitaires de France, 1971, 108 pages, dans la collection Bibliothèque de psychanalyse. Traduit de l'Allemand par CH. et J. ODIER, pp. 14-18

<sup>4</sup> Wilhelm BUSCH, mais en termes moins relevés, exprime la même pensée dans *La pieuse Hélène : Qui a des soucis a aussi des liqueurs!* [note de Sigmund Freud]

*conditions de notre sensibilité au point de nous rendre inaptés à toute sensation désagréable. [...] L'action des stupéfiants est à ce point appréciée, et reconnue comme un tel bienfait dans la lutte pour assurer le bonheur ou éloigner la misère, que des individus et même des peuples entiers leur ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido. On ne leur doit pas seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur. On sait bien qu'à l'aide du « briseur de soucis »<sup>5</sup>, l'on peut à chaque instant **se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi**<sup>6</sup> qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité.<sup>0</sup>*

Freud légitime donc le recours à l'emploi de sédatifs. Avec l'extrême finesse et l'extrême rigueur dont il est coutumier, il souligne l'importance capitale d'être capable de se soustraire à la douleur : toute l'édification de l'appareil psychique est là pour contribuer à l'évacuation de trop grandes excitations, par la fuite (excitation externe) ou par la décharge (excitation interne). C'est ce qu'il construit comme modèle dès *l'Entwurf*. Avec ce qu'il reprend dans le *Malaise...* ce qu'on voit, c'est la possibilité, avec le psychotrope, d'influer (processus primaire) jusque sur la perception de processus pénibles (souvenirs, traces *mnésiques*), à la manière d'hallucinations négatives, ou de provoquer des expériences de satisfactions *artificielles*, y compris hallucinatoires, qui, dans la mesure où elles *fonctionnent*, laissent suffisamment de traces, de *frayages*, pour être répétées. Pour Freud en tout cas, les *expériences douloureuses* (ou, de manière préventive, leurs souvenirs) *ne peuvent pas ne pas* donner lieu à des réactions. En agissant directement au niveau de la perception, les psychotropes annihilent le processus (de production de déplaisir).

Si l'on revient à ce que Paul-Laurent Assoun appelle l'**indépendance toxicomane**, on voit que son contrepied, à la *logique* traditionnelle qui fait de « la toxicomanie » une dépendance, est en réalité un retour à la lecture de Freud. Ce qu'il pointe là, c'est la position subjective qui fait d'un toxicomane une *personne* embarquée dans une relation de *dépendance* particulière quant à sa manière d'évacuer les excès de tension. On peut même parler de *singularité* dans la mesure où ce qui ferait la particularité « toxicomane » doit encore s'écrire – on pourra voir les effets d'écriture – dans la singularité d'une histoire.

*L'indépendance toxicomaniaque* est ainsi conçue par Paul-Laurent Assoun comme une sorte de *réalisation* (sociale, aussi) d'une idéalisation voire d'une incarnation de la liberté sur un mode adolescent ou *exceptionnel*<sup>7</sup> – une sorte de *bacchantes*, de saturnales ou d'orgies dionysiaques qui sont l'origine de nos toujours très actuels carnivals ou autres fêtes diverses – des fêtes estudiantines, elles aussi avec leur arrière-goût initiatique, aux fêtes ou rites de passage (voire

<sup>5</sup> Dans le texte : « Sorgenbrecher ». (N. d. T.)

<sup>6</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>7</sup> Note marginale – pour celles qui aimeraient... Il est amusant de noter que là où, d'une certaine manière, on exclut l'exception, ce que Lacan note du  $\forall x \varphi x \leftrightarrow \exists x \varphi x$ , c'est la situation qui devient, dans le temps ou dans l'espace, exceptionnelle...

familiales, etc.) toujours liées à l'éclatement de la règle d'abstinence ordinaire avec, en contrepartie, une cession de l'autorité et une limitation dans le temps ou l'espace – la durée du carnaval, de la fête, etc. Assoun assimile d'ailleurs clairement cette indépendance à un événement, un **moment** particulier : « *Le passage à la drogue a donc la valeur d'une sorte d'Indépendance Day [...] à l'échelle de l'histoire du sujet – avec son caractère festif, voire « carnavalesque* »<sup>8</sup>. Pour autant, il n'est pas dupe de l'effet d'illusion et de son contrecoup dépressif, puisqu'il ajoute aussitôt « *que toute fête n'est pas gaie, et qu'au cœur de cette "libération", se trouve contenu l'âpre désespoir d'un déchaînement en forme de désenchantement à défaut d'avoir trouvé dans l'autre la dépendance (amoureuse) espérée.* »<sup>9</sup> Façon un peu laconique [pour une fois] et plutôt romantique de dire le retour cruel à une jouissance rattachée à l'objet phallique à partir de son abandon vers une jouissance supplémentaire, *totalisante...*

Ce qui semble indiqué ici, et qui est confirmé par la pratique, c'est la proximité de la jouissance avec la mort, c'est-à-dire ce sur quoi Freud bute quand il tombe sur les limites du principe de plaisir – et que Lacan reprendra en disant : « *la dimension de la jouissance pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort.* »<sup>10</sup> L'effet « *briseur de soucis* » n'est en tout cas pas, pour moi, à entendre autrement : c'est une fonction et ce n'est pas par là que l'on entre dans une « toxicomanie », même s'il y a un savoir qui s'est déposé, socialement et culturellement autour de cette jouissance très particulière. Si on prend de la drogue – ou de l'alcool – c'est, essentiellement, qu'on le veuille ou non, qu'on le dise ou non, pour se *péter la gueule* – comme on dit... pour s'éclater... Ce que je pointerais ici dans la démonstration d'Assoun, c'est l'affinité de ce moment de libération illusoire avec des satisfactions hallucinatoires directes, c'est-à-dire qui permettent l'impasse sur le désir et une solution à la castration. En simplifiant sa thèse, je dirais que « ***Le toxique livre, au prix d'une dépendance, un moyen de se réaliser soudainement indépendant de la réalité frustrante ou, plus précisément, de la réalité castrante, soit du réel de la castration*** »<sup>11</sup>. Mais cette réalisation a un prix, et tout ce trajet (de jouissance) a tout de même ses affinités avec la mort – en butée, mais toujours terriblement présente, la clinique nous l'apprend – et pas seulement la clinique *avec des toxicomanes* – même si là, cela devient expressif.

L'*indépendance* dont il est question, ce que Freud appelait, je le rappelle, le « *degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur* », c'est donc essentiellement l'indépendance vis-à-vis de la castration, c'est-à-dire **vis-à-vis du désir, de la contrainte du phallus et du fantasme**. Pour Lacan, le désir est désir de l'Autre ; mais je pense qu'il est nécessaire d'entendre (aussi) dans cette formulation, l'affirmation que le désir n'est pas **désir d'objet** ; je veux souligner avec Silvia Lippi que le désir est, avant tout, *désir de désir*.<sup>12</sup> Dans ce sens, je dirais qu'un toxicomane peut

<sup>8</sup> Op. cit., p. 96.

<sup>9</sup> Idem

<sup>10</sup> Lacan J., Le savoir du psychanalyste, (4 novembre 1971), in Je parle aux murs, Paris, Le Seuil, 2011.

<sup>11</sup> Assoun P.-L., op. cit., p.98 - je simplifie son intitulé trop confus...

<sup>12</sup> Lippi S., La décision du désir, passim, Toulouse, Érès, 2013.

reculer devant ce désir qui lui revient de l'autre et que, pour s'assurer de l'Autre, il s'en fait le complément (au sens du narcissisme primaire), du *Lust Ich* – du *moi plaisir* primordial, de l'Un unien, etc.

Il me paraît capital de souligner ici l'articulation entre différentes *modalités de jouissance* : il semble qu'on se trouve aux confins, dans le vacillement, entre une jouissance d'objet, c'est-à-dire du langage (phallique) et une jouissance du corps, *totalisante* en tant qu'autre (objet) de l'Autre, à quoi s'ajoute cette jouissance d'organe, très particulière d'être retournée sur le corps propre, auto-érotique plutôt que masturbatoire dans la mesure où il faut entendre la masturbation comme *branchée* sur le fantasme, comme nous l'enseigne Freud qui distingue clairement :

1. *l'onanisme du nourrisson, par quoi l'on entend toutes les manœuvres auto-érotiques servant à la satisfaction sexuelle ;*
2. *l'onanisme des enfants, qui est directement issu du précédent et s'est déjà fixé sur des zones érogènes déterminées ;*
3. *l'onanisme de la puberté. [séparé ou non par la latence] »<sup>13</sup>.*

On peut souligner ici que Freud différencie soigneusement, par rapport à ce qu'il en est de la masturbation, la fonction du fantasme comme élaboration liée au désir (c'est-à-dire à la castration), puisqu'il précise (dès 1908, lors d'un des *mercredis de la psychanalyse*) qu'on ne peut pas parler d'autoérotisme « *quand la masturbation s'accompagne d'un fantasme (en tant qu'il inclut un objet)* »<sup>14</sup> – c'est dire aussi l'importance clinique de l'articulation entre le narcissisme et l'auto-érotisme, mais ce n'est pas précisément mon propos aujourd'hui...

### PAS-TOUT TOXICOMANE...

Je propose donc de conserver cette remarque d'une origine sur le modèle d'un *plaisir d'organe* « pur », c'est-à-dire direct, non médiatisé, à partir duquel on passe ensuite à un branchement sur un échafaudage, à la condition de la castration et du fantasme qui l'inscrit et par lequel le sujet, se reconnaissant manquant, vient régler les modalités de son désir par le truchement d'un objet. Ceci constitue la jouissance d'objet, l'objet (plus précisément son manque), sous la forme du phallus étant alors la manière dont se règle l'économie de la jouissance. Parallèlement à ça, Lacan a dégagé une autre face à la jouissance, hors langage, qui, issue de l'identification primordiale (par incorporation), détermine une Autre jouissance et son inscription dans le corps...

Ce qui est patent, avec l'intervention du toxique, c'est qu'il y a un retour à un auto-érotisme qui se passe de l'objet – un retour à une forme de *supplémentarité* de l'Autre [je dirais une non-assomption de la castration – une solution par évitement qui pousse à la jouissance directe, non médiatisée

<sup>13</sup> Freud S., Discussion sur l'onanisme [1912], in OCF, XI, p. 160.

<sup>14</sup> Bruno P., [http://www.apjl.org/spip.php?page=archivesPages&id\\_article=42](http://www.apjl.org/spip.php?page=archivesPages&id_article=42) – consulté en ligne le 1er juin 2014

par l'objet]... C'est ce qui fait question, par exemple, avec les mystiques. Comme Lacan le note : « Vous n'avez qu'à aller regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle [sainte Thérèse] jouit, ça ne fait pas de doute. Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien. »<sup>15</sup> Même si ce n'est pas si sûr qu'elle jouisse – elle pourrait très bien faire semblant, ce sont des choses qui arrivent, tout de même, et on entend pas mal de choses là-dessus, ne serait-ce que sur le divan – il reste qu'il y a un *mystère*, un *hors langage*, qu'on retrouve aussi avec des « toxicomanes » [par exemple]... Ce qui permet d'avancer qu'il y a « une jouissance du corps qui est [...] **au-delà du phallus** »<sup>16</sup>. Il y a donc une jouissance phallique, *hors corps*, et une jouissance du corps, dont on ne sait rien sinon qu'on l'éprouve – du côté de laquelle se situe justement, parce qu'a sauté le bouchon fantasmatique, le bouchon sur le S(A)...

Il n'y a de jouissance que du corps, dit Lacan – mais d'un corps structurellement marqué par le langage ; ce qui ne va pas sans difficultés puisque c'est précisément le langage qui va faire passer le corps du registre de l'être à celui de l'avoir... et, parallèlement, c'est le fantasme qui va répondre « à cette carence du désir en indiquant le lieu de la jouissance dans l'objet *a*. Il encadre la jouissance qui est toujours insatisfaite, n'est jamais atteinte, est toujours conditionnelle, d'où toujours pour le sujet l'attente d'un plus de jouir qui structure ses rapports avec elle »<sup>17</sup>. On voit comment un toxicomane tente de briser cet encadrement, (et réussit) au coup par coup de la prise qui va être la mesure de la rencontre, le chaînon manquant : ce qui est expulsé, c'est proprement l'objet, par l'incorporation de la substance jouissante. La mesure en est abandonnée à l'Autre dont on se fait, à l'occasion, le complément de jouir... en laissant l'Autre jouir de ce corps pour servir de complément masquant le S(A)...

Une des conséquences de cette fonction de barrière du plaisir (et donc du fantasme qui règle le désir), c'est de situer la jouissance du corps *hors langage*, c'est-à-dire aussi que si *quelque chose de l'ordre de la jouissance survient*, cela reste du domaine de l'indicible. Je prends là mes distances avec Paul-Laurent Assoun qui situe la jouissance « *toxicomaniacale* » du côté du plaisir et affirme « *du plaisir, le toxicomane en a, même assez torride ; mais il l'acquiert sur fond d'une frigidité au déplaisir* »<sup>18</sup>. Je ne sais pas ce qu'il en est dans votre expérience, mais ce n'est pas du tout l'impression que ça me donne... Par contre, pour ce qu'il en est de la jouissance, et même s'ils ne peuvent rien en dire, là, c'est certain, ils l'éprouvent.

<sup>15</sup> Lacan J., *Encore* (séminaire XX), Paris, Le Seuil, 1975, p. 70-71.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 69.

<sup>17</sup> Hoffmann P., in *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Toulouse, Erès, 2012, p. 9

<sup>18</sup> *Op. cit.* p. 95.

Ce glissement vers la jouissance, en quelque sorte, spécifie le champ freudien comme celui du désir et le champ lacanien celui de la jouissance – sans pour autant que l'un prenne le pas sur l'autre.

Ainsi, dans « *la toxicomanie* », plus clairement qu'ailleurs, sans doute...

*Le plaisir est une barrière contre la jouissance qui se manifeste toujours en excès par rapport au plaisir en confinant à la douleur. Lacan reprendra cette définition de la pulsion de mort : Elle est pulsation de jouissance qui insiste et cause la répétition des traits qui la marquent comme la quête d'une jouissance perdue, au regard de la jouissance mortifiée, morcelée par la structure discontinue du signifiant, obtenue par le sujet. Ce qui se répète est un mode de jouir qui va au stéréotype propre à chacun. L'important ici est de noter, l'affinité de la jouissance avec sa marque. C'est l'instance de la lettre dans l'inconscient ».<sup>19</sup> [marque = du côté de l'Unaire]*

S'il parvient à nous extraire de nos soucis quotidiens, ce parcours de [ou dans] la jouissance qui entraîne « le sujet »<sup>20</sup> est, on le voit, des plus tortueux et flirte diaboliquement avec la mort. Dans son séminaire sur *l'éthique*, Lacan nous le présente comme une pirouette, puisque de la jouissance, il dit : « *Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence.* »<sup>21</sup> On peut donc faire entrer beaucoup de choses dans ce registre, mais il est clair que les choses sont plus *flagrantes* en matière de « toxicomanie » que d'« addiction » - par exemple, même si l'on peut en retrouver des traits – et cette forme de *captation* par l'Autre...

En quelque sorte, ce qu'on observe cliniquement, c'est le passage d'un mode phallique *unaire* à un mode *unien* ...et retour désenchanté : la jouissance non phallique, essentiellement sinon uniquement toxique ici n'a d'effet que dans sa répétition... faute de quoi elle inscrit la déception – sinon le fond mélancolique... jusqu'au prochain coup, le prochain temps... En tout cas, il y a une sorte de régression vers un fantasme d'unité totalisante unienne. Au sens de Freud, toute

<sup>19</sup> Consulté en ligne – <http://www.valas.fr/De-la-jouissance-et-des-discours-B,005> – 1 juin 2014

<sup>20</sup> Il s'agit sans doute plus de l'individu, ici, de la personne... J'oserais même reprendre ça du côté de « *ça jouit* », au sens où *là où c'était, je dois advenir... Là où ça jouit, je dois advenir...*

<sup>21</sup> Lacan J., *L'envers de la psychanalyse (séminaire XVII)*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 83

idée de retour à un paradis perdu (mystique ou religieux) se présente comme « *une fable et [comme] l'avenir d'une illusion, cet espoir est surtout à considérer comme le désir de retrouvaille d'un univers passé et perdu des premiers temps de la vie* »<sup>22</sup>.

## VERS LA REPETITION – GUISE DE CONCLUSION

Si je suis parti de ce texte de Paul-Laurent Assoun, c'est parce que je crois qu'il fait vraiment lien entre les différentes modalités de jouissance qui permettent de cerner ce qu'il en est de la répétition : elle se décline – selon Lacan mais ça découle directement de la lecture de Freud, en deux temps : *tuchè* – la rencontre – et automaton, l'automatisme, la contrainte (Zwang) de répétition... En quelque sorte – mais je caricature ? – s'articule pour le sujet ce qui du réel fait trauma dans la rencontre et ce qui détermine les places symboliques...<sup>23</sup> J'irai jusqu'à dire que, cliniquement, *là où c'était, la jouissance, je dois advenir...*

À partir de là, il convient de distinguer deux choses : d'une part, la part (de jouissance) pas-toute dans laquelle s'installe un (*pas-tout*) « toxicomane » ; d'une autre l'impossible illusoire d'être *tout* dans la jouissance Autre qui serait alors ramenée à une paradoxale jouissance de l'Un *totalitaire*, de l'Un *unien* qui dévorerait la part sujet – il n'y a de totalisation de la jouissance que dans la mort. Lacan le souligne, « *La mort est un point, un point terme de quoi ? – de la jouissance de la vie.* »<sup>24</sup> « *La visée de cette jouissance de la vie vient buter sur une béance, la mort, de même que la visée de la jouissance sexuelle vient buter sur une autre béance, présentifiée par le non-rapport sexuel et la castration.* » Dès lors (on peut le constater, cliniquement) un « toxicomane » ne saurait être tout toxicomane ; un « tout toxicomane » est déjà mort... C'est quelque chose qu'on ne peut rencontrer en tant que tel – selon la formule qu'utilise Lacan... pour le père ! En tout cas, il est sensible cliniquement que la demande de cure ne se formule pas tant qu'il y a consommation – à moins qu'elle ne soit (sur)déterminée comme demande d'un Autre (justice, famille, etc.).

<sup>22</sup> Escande Cl, V., « Jouissance du corps, addictions et figures du ravage », Le Portique [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 06 juin 2005. Consulté le 10 juin 2014. URL : <http://leportique.revues.org/132>.

<sup>23</sup> Lacan J., Le séminaire sur « la lettre volée » - in Écrits, Suil, Paris, 1966.

<sup>24</sup> Lacan J., D'un discours qui ne serait pas du semblant (séminaire XVIII), Paris, Le Seuil, 2006, p. 21.

La logique de la jouissance Autre n'exclut évidemment pas le langage : en tant que *parlêtre*, le sujet est pris dans le langage – il ne saurait y échapper, c'est-à-dire qu'il ne saurait échapper à la jouissance d'objet. Sa manière d'y échapper, c'est sa toxicomanie, c'est-à-dire ce glissement, cette limite « *entre une jouissance hors corps et une jouissance hors langage, c'est-à-dire entre la castration ( $\Phi$ ) et la jouissance impossible à dire (S(A))* »<sup>25</sup>.

Dans cette perspective, la formule de Lacan, « *rompre le mariage avec le petit pipi* » – régresser sur ce point de refuser la jouissance phallique – c'est basculer dans un monde où la jouissance n'est plus *bordée* – si ce n'est par le corps... un monde qui n'est plus branché sur le fantasme et donc d'où le désir comme désir de l'Autre n'est plus qu'une offrande de son corps comme garantie illusoire de la complétude de cet Autre... Une clinique avec des toxicomanes doit tenir compte de cette dimension de mise hors jeu du désir – ce qu'on trouve d'ailleurs, dans des centres de cure, avec la mise en place de l'abstinence, qui est ***abstinence de jouissance Autre, de jouissance du corps***, c'est la restauration de la jouissance d'objet, la plus crue, la plus directe, pulsionnelle sans doute – et la jouissance phallique doit se reconstruire à partir de cette jouissance originelle *masturbatoire*, si importante (parce que branchée sur le fantasme, justement) et si peu parlée, dans les cures institutionnelles (mais tout autant dans les institutions pour enfants ou adolescents, par exemple)... Le désir ne se (re) branche sur le fantasme que dans ces conditions...

Dans la cure (institutionnelle), ce qu'on retrouve d'abord (mais peut-être n'est-ce pas plus mal ?) c'est quelque chose de la pulsion avant la d'homestication du désir...<sup>26</sup> Le désir se règle sur le fantasme ; il en connaît les méandres, les attermoissements. La pulsion, elle, *connaît* sa réponse ; malgré les incessants ratages de son objet, elle insiste, ce qui va nous conduire vers une clinique de la jouissance et du réel – par le truchement de la répétition : « *L'histoire du sujet est la somme des incessants ratages des objets de la pulsion, et des tentatives de repartir à leur poursuite. La satisfaction (de l'échec !) de la pulsion n'est pas la jouissance convoitée : l'objet est*

<sup>25</sup> Lippi S., La décision du désir, Toulouse, Erès, 2013, p. 225.

<sup>26</sup> Cela laisse-t-il en plan la question pratique de savoir comment « ils » ont été désirés ? Je peux retrouver ça dans presque tous les cas, mais également hors toxicomanie... simplement, il y en a qui ont trouvé ce raccourci ? Comme évitement ou suppléance au « symptôme » [4e nœud] ? C'est toujours là que je retombe cette année.

*forcément manqué car il est perdu de structure. Effet de la castration, dit Freud, effet de l'inexistence du rapport sexuel, pour Lacan. »<sup>27</sup>*

Pour conclure, je reprendrai, pour une clinique psychanalytique avec des « toxicomanes », ce que dit Lacan dans *L'envers de la psychanalyse*<sup>28</sup>, à savoir que « la répétition, c'est une dénotation précise d'un trait que je vous ai détaché du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance. » Dès lors, ce qu'il convient d'opérer, c'est de faire sortir la jouissance du corps – parce que tant qu'elle y est, on ne peut rien en dire... C'est là l'importance du trait pour la mort qui fait bord...<sup>29</sup>

## BIBLIOGRAPHIE

Assoun P.- L., *Le briseur de souci ou l'indépendance toxique*, « Thèses sur l'inconscient toxicomane », in M. Zafirooulos, Ch. Condamine, O. Nicolle (sous la dir.) *L'inconscient toxique*, Anthropos, Paris, 2001.

Bruno P., [http://www.apjl.org/spip.php?page=archivesPages&id\\_article=42](http://www.apjl.org/spip.php?page=archivesPages&id_article=42) – consulté en ligne le 1er juin 2014.

Escande Cl, V., « Jouissance du corps, addictions et figures du ravage », *Le Portique* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 06 juin 2005, Consulté le 10 juin 2014. URL : <http://leportique.revues.org/132>.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, édition électronique en ligne, d'après l'édition des Presses universitaires de France, 1971, 108 pages, dans la collection Bibliothèque de psychanalyse. Traduit de l'Allemand par CH. et J. ODIER.

Freud S., Discussion sur l'onanisme [1912], in OCF, XI, p. 160.

---

<sup>27</sup> Lippi S., op. cit., p. 30.

<sup>28</sup> Op. cit., p. 89.

<sup>29</sup> adin, In La jouissance dans l'enseignement de Lacan, Op. cit., p. 253.

Hoffmann P., in *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, Toulouse, Erès, 2012.

Jadin, In *La jouissance dans l'enseignement de Lacan*, Op. cit.

Lacan J., *Le savoir du psychanalyste, (4 novembre 1971)*, in *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011.

Lacan J., *Encore* (séminaire XX), Paris, Le Seuil, 1975, p. 70-71.

Lacan J., *L'envers de la psychanalyse* (séminaire XVII), Paris, Le Seuil, 1991.

Lacan J., *Le séminaire sur « la lettre volée »* - in *Écrits*, Suil, Paris, 1966.

Lacan J., *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (séminaire XVIII), Paris, Le Seuil, 2006.

Lippi S., *La décision du désir*, Toulouse, Erès, 2013.